



La parole féminine. Entretien avec Ida Dominijanni

Filippo Furi
Université de Montréal

Ida Dominijanni, philosophe politique liée à la prestigieuse communauté philosophique féminine Diotima¹, est une importante éditorialiste du quotidien italien Il Manifesto. Elle a enseigné la théorie féministe dans plusieurs universités italiennes et est l'auteur, entre autres, de Motivi della libertà (2001). Cet entretien réalisé avec elle se propose de parcourir l'évolution de la pensée et du mouvement féministes en Italie. En interpellant une militante et une penseuse qui écrit et travaille dans l'Italie contemporaine, nous entendons interroger l'actualité de la pensée féministe à la lumière d'un développement théorique spécifique : la pensée de la différence. Dans un panorama caractérisé par d'apparentes régression et dégénération politique, sociale et culturelle – ceci est notre lecture, que notre interlocutrice réfute et discute – que signifient aujourd'hui revendiquer, mobiliser et (ré)investir la perspective et le discours féministes ? Comment lire l'actuelle remise en discussion d'acquis (en termes de droits, de légitimité, de liberté, de dignité) pourtant apparemment solidement conquis par le mouvement féministe des dernières décennies ? C'est, dans la présente conversation, en suivant le fil d'une généalogie du féminisme italien dont elle discute l'actualité spécifique à l'intérieur d'un débat international, qu'Ida Dominijanni nous invite à réfléchir ces questions.

¹ Voir : http://www.diotimafilosofe.it/comunita_fr.html et Diotima 1987, 1990, 1992, 1995, 1996, 1999, 2002, 2005.

La question féminine et le féminisme

D'abord, une remarque qui peut paraître banale, mais qui est pertinente pour entrer dans la discussion. Peut-être est-il utile de distinguer entre la question féminine comme objet de discussion et de confrontation sociale et politique, et la réalité de ce qu'on peut définir comme les « féminismes historiques ». Alors que la question féminine se pose (ou est posée) comme un discours universel historiquement actualisé, mais – corrige-moi si je me trompe – assumée comme une question politique et sociale, le féminisme se définit quant à lui comme pratique, comme activisme, comme militantisme, comme résistance collective, mais circonscrite, identifiable. Si la question féminine peut transcender le féminisme, au sens où elle peut devenir un argument général, interprétable et exploitable de programmes politiques et de praxis sociales, d'études académiques et de débats publics, le féminisme peut-il transcender la question féminine ?

Ida Dominijanni : Si je comprends bien, et je n'en suis pas certaine, ta question part d'un présupposé, mieux, d'un préjugé : il y aurait un écart entre la question féminine et les « féminismes historiques » ? C'est-à-dire que le féminisme – je préfère utiliser ce nom au singulier, un singulier qui maintient et qui se charge de sa pluralité interne – se serait détaché de la question féminine ? Ce qui présuppose que le féminisme ait été, ou soit devenu une idéologie détachée de l'analyse de la condition féminine. Je ne suis pas d'accord. Qu'a été le féminisme ? Qu'est-il toujours, sinon la prise de parole des femmes sur elles-mêmes ? C'est-à-dire le passage des femmes d'objets à sujets du discours ? À partir de ce moment, une question féminine qui puisse être détachée de la *parole* féminine n'existe plus. Évidemment, il s'agit d'un processus irréversible, mais il ne fixe pas un résultat définitif. Je veux dire que la tentative est toujours là de refuser la question féminine, en l'objectivant et en faisant abstraction de ce que les femmes disent d'elles-mêmes, c'est-à-dire en soumettant la représentation des femmes à la domination du discours masculin et à ses instruments politiques et disciplinaires. Comme se poursuit toujours en actes la lutte des femmes pour que cela n'arrive pas. De plus en plus en actes, je dirais : aujourd'hui les femmes parlent, d'elles-mêmes et du monde, beaucoup plus qu'il y a trente ou quarante ans. Le problème est plutôt l'enregistrement de leur parole. Les généralisations de la question féminine, comme tu les appelles, n'enregistrent pas la parole féminine. Au contraire, elles visent à la réduire au silence. Cela se produit dans les politiques étatiques, mais aussi souvent avec la même violence et parfois avec une violence plus grande, dans l'agenda des mouvements de contestation.

L'émancipation, la libération, la parité

Sans rentrer dans le mérite des différentes périodisations, je prendrais comme date de référence 1946, quand, avec le droit de vote acquis pour les italiennes, on considère la saison de « l'émancipation » comme achevée, pour commencer à parler, à partir des années 1960, de « libération », avec un nouveau discours politique et culturel (le slogan « le personnel est politique ») qui accompagne des luttes sociales et culturelles fondamentales (divorce, avortement, modification du droit de la famille, etc.). Aujourd'hui, nous faisons face à la question de la parité. Si l'on considère l'histoire du féminisme italien, est-il légitime de se demander si l'obtention de résultats concrets d'un côté, et l'institutionnalisation d'une partie du mouvement ou du moins une institutionnalisation de la question féminine (par exemple dans les quotas

paritaires en emploi) d'un autre côté, n'ont pas contribué à un repli de la scène publique sur celle du privé ?

Ida Dominijanni : Je ne verrais pas les choses d'une manière aussi progressive que ça; le temps de l'histoire est plus complexe et la temporalité des femmes en particulier n'a rien de linéaire. Mais je peux essayer de tracer en quelques lignes une reconstruction historique du féminisme italien et de ses moments saillants – que je préfère appeler, en utilisant une expression de Chiara Zamboni, ses *moments radiants* (Zamboni 2002). Je me limite à te répondre par rapport aux termes « émancipation », « liberté » et « parité ». Il est vrai que le féminisme né de la fin des années 1960 en Italie et dans tout l'Occident se constitue comme une critique et un dépassement de l'émancipation. L'émancipation, au moins théoriquement, était désormais acquise en termes de droits politiques (accès au vote) et de droits sociaux (accès au travail). Mais cette émancipation, qui n'arrivait pas à résoudre – et même dévoilait et exacerbait – le conflit entre les sexes dans les milieux privés et publics, contribuait à emprisonner les femmes, non pas dans la ségrégation domestique, mais dans la cage de l'homologation et de l'assimilation aux valeurs, aux paramètres et au langage masculins. Il est très important de revenir sur cette origine, car dans le jargon médiatique de masse, le féminisme est encore présenté comme un mouvement pour l'émancipation et la parité, tandis qu'il est né exactement de la critique de l'émancipation et de la parité. Le déplacement vers les terrains de la libération et de la liberté n'a pas simplement été un changement par rapport aux objectifs et aux enjeux de lutte (le corps et la sexualité au lieu du suffrage et du travail). Il s'est agit d'une révolution de la pratique politique, qui a mis au premier plan la subjectivité, le départ de soi-même dans la construction d'une parole politique et la valeur première de la parole dans la transformation de la réalité. Toute la conception de la politique a été investie par cela, et c'est bien cela l'effet révolutionnaire du féminisme avec lequel « on » a aujourd'hui du mal à régler les comptes. Comment tu le vois bien, tout cela est bien loin de la question féminine traditionnelle ou d'une « question de genre », quoi que l'on entende par cela. L'institutionnalisation de la question féminine renvoie pourtant à la réponse, erronée, que l'on a donnée à cette révolution, en essayant de la ramener à tout prix vers une revendication de parité, de quotas, de pouvoirs. Le *pari opportunità*², fait partie de cette fausse réponse. Il renvoie à une conception distributive³ de la démocratie, définie comme un pluralisme différentialiste, tandis qu'à mon avis il s'agit plutôt de pluralisme identitaire : à chaque identité, son *quota*, sa part de ressources et de représentations. Le féminisme de la différence italien conteste depuis toujours cette solution qui, du reste, pour des raisons sociales et institutionnelles de caractère général, est moins efficace en Italie qu'ailleurs: la bureaucratie des *pari opportunità* est omniprésente, son efficacité inexistante.

Gender studies et hégémonie

Si l'on se déplace d'un plan pratique et politique vers un plan spéculatif, analytique et philosophique, on constate, en particulier dans le monde anglo-saxon, l'affirmation progressive des gender studies qui s'entrecroisent avec des perspectives complémentaires, telles les postcolonial studies et les subaltern studies. Inévitablement, on assiste à l'émergence de nouvelles problématiques complexes; de nouvelles voix critiques actualisent et en

² Littéralement, *pari opportunità* se traduit en Français par « égalité des chances ».

³ En italien « *spartitoria* » renvoie à une dimension plus violente et matérielle du partage : dans cette acception, on partage une proie, une cagnotte.

même temps orientent le débat. Si l'on considère l'écho reçu par des positions comme celle, par exemple, de Judith Butler – que tu connais très bien – on se demande si on peut encore identifier un féminisme hégémonique, « mainstream », qui absorberait des perspectives collatérales et qui marginaliserait des positions alternatives, des parcours minoritaires, non traduisibles ou intégrables dans la perspective générale ? Par provocation, je pourrais te demander si un certain féminisme, comme une certaine démocratie, peut s'exporter ?

Ida Dominijanni : Tracer un plan théorique-politique international du féminisme est évidemment une question très complexe, qui ne renvoie pas seulement aux différences parmi les contextes politiques et culturels nationaux d'origine, mais aussi aux réseaux éditoriaux, aux politiques universitaires, aux conditions linguistiques dans lesquels on se trouve à travailler. Il est évident, par exemple, qu'une certaine hégémonie du féminisme anglophone dérive aussi de l'hégémonie de la langue anglaise dans le monde, et je ne fais pas seulement référence à des problèmes de divulgation ni de traduction. Comme on le sait, parler une certaine langue signifie aussi penser dans cette langue, selon ses structures logiques et selon l'ordre du discours qu'elle véhicule. Il y a aussi le fait que la théorie féministe s'est déployée en dialogue avec des développements plus généraux de la pensée du vingtième siècle et avec les flux culturels internationaux qui en découlent : par exemple, un certain développement de la théorie féministe américaine ne s'explique pas en dehors de l'importance que la soi-disant *French Theory* a eue dans les universités américaines. Curieusement d'ailleurs, et c'est une chose qui n'est jamais mise en évidence, la pensée féministe américaine est beaucoup plus en contact avec les auteurs français qu'avec les auteures françaises, c'est-à-dire bien davantage avec Derrida, Foucault et Deleuze, qu'avec Irigaray ou Kristeva. Et évidemment, les contextes politiques agissent aussi sur l'élaboration et sur la pratique des différents féminismes : certains plis de la théorie féministe des dernières années doivent être mis en rapport avec les différentes transformations de la démocratie, qui à leur tour donnent des réponses diverses aux contradictions de la globalisation. Ce n'est pas par hasard que la séquence dont tu parles – *Gender Studies, Postcolonial Studies, Subaltern Studies* – est une séquence anglo-saxonne, très liée au contexte démographique, social et politique anglo-américain et à son aménagement démocratique, son multiculturalisme. Mais aussi, par exemple, ce n'est pas par hasard qu'une loi, que je n'aime pas, comme la loi française contre le port du voile islamique dans les lieux publics naît du côté de la laïcité et de l'universalisme français, alors qu'elle n'aurait pas même été pensable aux États-Unis ou au Royaume Uni. Pourtant, de telles spécificités nationales ne suffisent pas à rendre compte des singularités, des flux et des échanges parmi les féminismes. Il y a aussi, et elles sont déterminantes, les relations qui au fil du temps se sont nouées à l'intérieur des expériences pratiques et des zones de pensée. Le féminisme de la différence italien, par exemple, naît en relation avec la pensée d'Irigaray et avec la pratique du groupe parisien *Psichopol*. Aujourd'hui, certaines de nous cultivons des liens très étroits avec des groupes de Barcelone, ou moins étroits avec d'autres de Madrid; certaines sont en relation avec des penseuses américaines ou allemandes, et presque toujours, ces échanges naissent grâce à des relations personnelles qui par la suite bourgeonnent dans des échanges plus vastes. C'est-à-dire que les contextes nationaux ont leur importance propre, mais ils n'expliquent pas tout.

Cela dit, j'ai tendance à mettre en valeur les résultats communs de la pensée féministe internationale plutôt que d'en marquer les différences. Si je pense que tout a commencé il y a moins de cinquante ans, la qualité et la quantité du travail réalisé me semblent immenses, et le lexique commun que nous avons sédimenté est devenu très consistant, au-delà des différences de pratiques et de théories. Certes, des divergences persistent, mais il faudrait les reconsidérer en dehors de certaines litanies tout autant écoutées que douteuses, parmi lesquelles je classe la démarcation supposée entre *Gender Theory* et pensée de la différence sexuelle. Cette démarcation est elle aussi issue du contexte américain et de la vieille polémique américaine sur l'existentialisme, qui est souvent déplacée assez arbitrairement du contexte américain vers l'Italie. Un travail sérieux de comparaison et de traduction culturelles met en évidence un plan théorique avec des lignes de tangence et des lignes de conflit articulées différemment de ce que l'on présente habituellement : non pas autour de la démarcation entre *Gender* et différence, mais plutôt autour des conceptions du sujet, du conflit entre sexes, du patriarcat, de la représentation, de la démocratie, de la politique, de la loi, etc. Ça serait bien de commencer à se confronter sur ces chapitres, au lieu de continuer à alimenter des taxonomies qui n'ont pas de sens.

La différence sexuelle et Diotima

*Au début de l'entretien, j'ai utilisé le terme « généalogie » en rapport à l'histoire du féminisme. Maintenant, je le convoque en référence à la pensée de Luce Irigaray. La pensée de la différence sexuelle, qui constitue un des courants les plus significatifs et les plus radicaux du mouvement féministe européen, se fonde sur l'assomption d'un dualisme fondamental de l'humain et sur la revendication d'un principe généalogique féminin, en rupture et en antithèse par rapport à la perspective patrilinéaire lacanienne, qu'Irigaray a ouvertement contesté, déjà à partir de *Speculum* (1974), en revendiquant un autre langage et une autre praxis politiques. En Italie, la Librairie des femmes créée par Luisa Muraro (1975) et la communauté philosophique Diotima à Vérone (1984) s'inscrivent dans cette ligne de pensée. Toi qui fais partie de Diotima, comment lis-tu la situation théorique et pratique de cette perspective dans le cadre du mouvement féministe en général, et sa spécificité dans l'horizon italien ? D'autre part, comment pourrais-tu définir la position et l'activité du groupe Diotima dans un panorama culturel général « spectaculaire », où l'idée de différence sexuelle semble se replier sur une réification du corps de la femme, contre toute revendication d'une voix propre. En pensant au documentaire *Le corps des femmes* de Lorella Zanardo⁴, on se demande où est passée une certaine conscience féminine qui paraissait être, au moins en partie, affirmée ?*

Ida Dominijanni : Je devrais commencer par mettre en question ton usage du mot « dualisme » et ta vision de la généalogie féminine comme antithétique par rapport à la généalogie patrilinéaire. Ces deux formulations évoquent l'idée d'une symétrie homme-femme, et d'une dialectique masculin-féminin, qui ne sont pas les nôtres : nous voyons, au contraire, une asymétrie entre les deux sexes, et une relation non-dialectique. En ce qui concerne l'influence théorique et pratique de la Librairie des Femmes et de *Diotima*, ce n'est pas à moi de la juger et je ne pourrais pas la juger dans tes termes : il ne s'agit ni d'un parti, ni d'une ligne, ni d'une lutte pour l'hégémonie. Nous n'avons pas de groupes fermés, mais un réseau ouvert de relations, et une pratique de pensée fondée sur la relation, qui, il me semble, a produit et

⁴ Voir : <http://www.ilcorpodelledonne.net/>

produit encore de bons résultats, qui a fait de bonnes semences, qui laisse de bonnes traces. Ça me suffit. Pas à toi ? Que sont pour toi une pratique politique et une pratique théorique ? La suite de ta question laisse paraître que tu les imagines – très virilement – comme un défi dans lequel soit on gagne tout, soit on perd tout. Mais ce n'est pas comme ça, ou du moins, je vois la chose différemment. Concernant le sens de la différence féminine, il y a quarante ans s'est ouvert un énorme conflit; un conflit qui, réduit à l'os, comme je le disais tout à l'heure, est le conflit entre la réification et la signification subjective : entre la femme objet du discours patriarcal et la femme sujet de son propre discours. Il s'agit d'un conflit qui ne se gagne pas une fois pour toutes, mais qui se rouvre continuellement et dans lequel on continue à combattre. En effet, on continue à se battre contre la réification de la différence, l'objectification de la femme, la « marchandisation » du corps de la femme, etc. Ce qui ne veut pas dire considérer comme perdus les résultats obtenus entretemps. Lorella Zanardo n'arrive pas de nulle part : c'est une féministe qui fréquente la Librairie de Milan, et son documentaire, qui mérite attention, naît exactement de cette conscience sédimentée qui te paraît éteinte. Les femmes sont ici au centre du discours, et au centre du conflit. Moi, je me demande plutôt : où les hommes sont-ils passés ? Est-ce que ça ne serait pas aux hommes de prendre des distances par rapport au modèle de virilité par exemple incarné et publicisé par Silvio Berlusconi ? Pourquoi, au contraire, se taisent-ils par rapport à cela ? Et plutôt que de disserter sur la régression de la question féminine, ne serait-il pas opportun de s'interroger sur la misère du masculin qui émerge du *Berlusconi Gate*⁵ ? S'il y a une question explosive en Italie aujourd'hui, c'est la question masculine. La question du manque de réponse des hommes, et en particulier des hommes de gauche, au défi ouvert il y a quarante ans par le féminisme. C'est ce manque qui a ouvert la voie à cette mascarade sur le thème du « vrai homme »⁶.

Veline⁷, corps et dignité

En m'adressant maintenant à la journaliste, je voudrais faire référence à deux articles relatifs à l'Italie, à ses femmes et à son féminisme, parus ces dernières années dans la presse internationale. Le premier est l'article d'Adrian Michaels « Naked ambition », publié dans le Financial Times le 13 juillet 2007, dans lequel l'auteur affirme, en substance, que les Veline exposées à la télé ont tué le féminisme. Le deuxième est celui de Paddy Agnew, correspondant à Rome pour l'Irish Times, paru le 22 octobre 2009, qui fait référence à l'appel pour la dignité de la femme qui a été lancé en Italie et sur le Web après la énième mauvaise blague machiste de Silvio Berlusconi à l'égard d'une parlementaire italienne, Rosy Bindi. L'article, titré « Berlusconi Awakens Sleeping Dragon of Italian Feminism », faisant référence au réveil du féminisme italien, en contestait l'hibernation. À partir de ces deux articles, je voudrais réfléchir avec toi, d'abord, sur le rôle des médias dans le

⁵ Le *Berlusconi Gate* fait référence aux déclarations faites par une escorte italienne, Patrizia D'Addario, relativement à ses fréquentations avec le Premier Ministre. Signalons ici l'entretien accordé à Ida Dominijanni par Patrizia D'Addario dans *Il Manifesto* du 15 septembre 2009 : Voir : <http://www.ilmanifesto.it/archivi/fuoripagina/anno/2009/mese/09/articolo/1440/>

⁶ Ce thème du « vrai homme » renvoie, de façon assez étonnante, à un autre mâle italien tristement notoire, le « viril Mussolini », de même qu'au slogan du parti populiste d'extrême droite de la Ligue du Nord qui fut, dans ses premières années, ce *l'ho duro*, soit « Je l'ai dure ».

⁷ Les *Veline* sont à l'origine des danseuses en bikini qui, dans l'émission comique *Striscia la notizia* (littéralement « La nouvelle rampe »), créée en 1988 sur le canal privé de Berlusconi, apportent les nouvelles aux présentateurs. *Veline* fait référence au vélin, papier presque transparent que l'on utilise comme calque. L'Italie a, depuis une décennie, assisté à une démultiplication de cette représentation des femmes à la télévision.

développement et dans la diffusion de la perspective féministe ; puis, avec l'introduction de la télé commerciale inaugurée par Berlusconi dans les années 1980, dans son recul, à cause notamment de la réification du corps de la femme à laquelle je faisais référence tout à l'heure...

Ida Dominijanni : La presse étrangère, qui a été notre précieuse alliée dans la bataille démocratique contre Berlusconi, a pris, sur la question du féminisme, « des vessies pour des lanternes », comme d'ailleurs une large majorité de la presse italienne, y compris celle de gauche. Je te rappelle que tout ce qui s'est passé en Italie dans la dernière année est dû à la parole de trois femmes – Sofia Ventura, Veronica Lario⁸ et Patrizia D'Addario – qui ont « dénudé le roi » en dénonçant son système de sexe-argent-pouvoir, et à la parole d'autres femmes – y compris la mienne et celle de beaucoup de féministes autonomes – qui ont relayé leur dénonciation en la posant comme un fait politique, empêchant qu'on la liquide simplement en en faisant un scandale sexuel. Les confrères que tu cites, et qui comme beaucoup de confrères italiens se plaignent du silence du féminisme, oublient ce point de départ. Ce qui est étrange, mais pas trop, car évoquer le fantôme du « silence des femmes » pensées collectivement, sert régulièrement à museler les voix des femmes qui parlent individuellement, mais qui y sont autorisées et encouragées par un contexte de liberté féminine. Celui qui prend son ton magistral pour se plaindre du silence du féminisme, ou pour en décréter la mort, voit évidemment le féminisme seulement quand une manifestation passe en bas de chez lui; mais il ne le voit pas là où il y a une parole féminine libre et qui fait autorité. Et il ne s'agit pas que de cela. Où étaient-ils, tous et toutes ces *fans* du féminisme dans les décennies passées, quand le féminisme n'était pas à la mode ? Dans quelle mesure se sont-ils engagés dans leurs journaux pour donner de la visibilité à la pensée et à la pratique féministes ? Et depuis quand ont-ils permis que leurs journaux – et je parle aussi des journaux de gauche – avalisent le même modèle de féminité que celui de la télé de Berlusconi ? J'en arrive donc au rôle des media. Ce que la télévision de Berlusconi a généré – au fait, la télé tout court, car depuis les années 1980, la télé publique s'est progressivement modelée sur celle de Berlusconi – est désormais connu par tout le monde : marchandisation et commercialisation du corps de la femme, dictature d'un canon unique de beauté, mortification de l'intelligence et de la parole féminines, etc. Mais dire cela ne suffit pas. Premièrement, il est erroné d'identifier, comme plusieurs le font, cette représentation des femmes, que j'appelle fiction berlusconienne du féminin, avec la réalité des femmes. Il est vrai que ce modèle a une influence sans doute importante sur l'imaginaire collectif, masculin et féminin, sur les comportements, les modèles et les stratégies de vie des dernières générations, mais on ne peut pas dire qu'il a conformé les vies des femmes, ou que « les italiennes sont toutes des *Veline* » ! La société italienne est visiblement marquée par une augmentation de la place du féminin – à l'école, au travail, dans la famille – tangible et documentée par toutes les agences sociologiques. Deuxièmement, il est trompeur, théoriquement et sociologiquement, de lire les effets de la télé berlusconienne en termes de régression. Il ne s'agit pas du tout d'un retour en arrière à l'oppression patriarcale classique, mais d'une forme de domination nouvelle, qui se sert de la liberté féminine gagnée, en la déformant et en la réduisant à la liberté de disposer de son propre corps sur le marché du travail (télévisé) et le marché sexuel. Cela explique pourquoi les *Veline* revendiquent leur « libre choix » de le faire, et ne se sentent aucunement offensées par ce travail. Cela dit,

⁸ La femme de Berlusconi qui a demandé le divorce l'année dernière.

concernant la télé berlusconienne, quel a été le rôle des autres medias par rapport au féminisme ? Si la télévision berlusconienne peut être interprétée comme une réponse réactionnaire à la révolution féministe des années 1970 – une réponse qui a renversé la liberté politique des femmes en liberté de marché (de façon cohérente avec les réécritures néolibérales de la liberté), les autres medias, et surtout les medias progressistes, ont ignoré cette révolution. Ou bien, ils l'ont réécrite à leur tour en termes d'émancipation paritaire, de lutte pour les droits, pour les quotas de pouvoirs, etc. C'est-à-dire qu'ils ont systématiquement ignoré ou déformé la signification du féminisme, et qu'ils ont gardé bien fermées leurs portes à l'accès des femmes. Cela pourra te paraître provocant, mais une émission comme *Annozero* de Michele Santoro⁹ ne valorise pas plus les femmes que ne le fait la télévision de son ennemi Berlusconi. Et dans les journaux de gauche, ceux qui comme moi ont voulu donner voix et place à un point de vue féminin qui ne soit pas aligné avec la gauche ont dû et doivent lutter tous les jours pour le faire.

Pour revenir à cet appel public pour la dignité de la femme¹⁰ qui semble réactiver un mouvement assoupi, j'aimerais te demander dans quelle mesure, et si on peut le considérer comme un signe de la renaissance d'un mouvement féministe ou s'il s'agit, au contraire, d'une dernière secousse de ce qui reste du mouvement ? Est-ce qu'il y a les présupposés théoriques et pratiques pour une réactivation collective du mouvement, ou, comme on a l'impression de le constater, est-ce qu'il ne s'agit malheureusement que de revendications épisodiques qui font appel, à travers les codes et les canons spectaculaires en vogue, à travers le langage démocratique et la logique de la représentation, à des positions vides, ou vidées ? Est-ce qu'elles n'ont pas la saveur d'agrégations momentanées, un peu nostalgiques, et qui s'achèvent dès qu'elles arrêtent d'être médiatique ? C'est-à-dire que l'arrogance et la vulgarité d'une classe politique et dirigeante machiste, et une église symboliquement et moralement envahissante seraient des réalités tellement incrustées dans le panorama italien que chaque bataille du féminisme et pour la démocratie semblerait inutile ?

Ida Dominijanni : Je ne signe pas les appels, mais je ne les conteste pas non plus : je ne crois pas dans leur capacité de mobilisation politique, mais je pense qu'ils peuvent avoir une capacité de sensibilisation médiatique. Le « sexgate » berlusconien a certainement activé une sensibilité néoféministe, si l'on veut utiliser ce mot. On sait d'ailleurs que le féminisme est un mouvement instable qui procède par vagues, et chaque vague est partiellement similaire et volontairement en continuité, partiellement différente et volontairement en discontinuité par rapport aux précédentes. J'ai l'impression que c'est propre à la génération des trentenaires – celle qui, ce n'est pas un hasard, est venue au monde avec la télé berlusconienne – de se sentir interrogée et secouée par les derniers événements, comme en témoignent certains livres qui viennent de sortir. Il y a une chose qui m'intrigue, dans ce réveil, et une autre qui par contre me laisse perplexe. Celle qui m'intrigue et qui me semble un vrai thème d'analyse historique et

⁹ *Annozero* est réputée être une émission ouvertement hostile à Berlusconi en Italie. Son présentateur, Michele Santoro, fit l'objet, avec deux autres journalistes de ce qui est connu dans l'histoire récente de l'Italie comme « l'Édit bulgare ». En avril 2002, Berlusconi, chef du gouvernement, attaqua ces trois hommes pendant une conférence de presse à Sofia en les accusant d'avoir fait un « usage criminel » de la télévision publique, et fit par la suite des pressions sur la direction de la chaîne *RAI* pour qu'ils soient mis à l'écart. En 2003, après une bataille juridique, Santoro et son émission furent réintégrés.

¹⁰ <http://www.facebook.com/group.php?gid=84941512490>

politique est que, tandis que le féminisme des années 1970 se confrontait à la question du corps et à celle de la politique, la génération actuelle de femmes se confronte à la question de l'image du corps et à celle du marché. Il s'agit d'un glissement qui n'est pas neutre, qui renvoie à un changement plus général de la société italienne, de plus en plus marquée par des processus de dématérialisation, de dépolitisation, et de marchandisation. La chose qui me laisse perplexe est, au contraire, l'étonnement de cette génération de femmes découvrant qu'elles doivent à nouveau lutter pour leur propre liberté : on croyait que les droits et la parité étaient acquis, disent-elles, et nous voici réduites à être représentées et traitées comme des *Veline*. Maintenant, ma perplexité est à trois niveaux : en première instance, aucun des problèmes qui ont émergé en Italie ces derniers mois et qui se situent sur le plan de la sexualité et de l'imaginaire, ne peuvent être résolus sur le plan des droits et de la parité; aucun droit et aucune parité ne peuvent brider l'imaginaire sexuel. En deuxième instance, comme je te l'ai dit, la lutte pour la liberté des femmes, depuis les années 1970, a été une lutte au-delà des droits et de la parité, et pas pour les droits et la parité – d'ailleurs, sur la distinction entre droits et liberté il suffirait de relire Hannah Arendt, qui n'était même pas féministe. En troisième instance, qui pourrait jamais penser que l'on peut conquérir la liberté une fois pour toujours? Arendt, encore elle, disait que la liberté doit être continuellement remise au monde. Donc, la vague de néoféminisme, qui fait mine de se réactiver sur la base du *Berlusconi Gate*, me semble caractérisée en partie par un changement du contexte externe, en partie par une rupture de la mémoire par rapport au féminisme des années 1970.

Individualisme et féminisme

Certaines femmes se disent communistes, féministes, environmentalistes, c'est-à-dire qu'elles revendiquent leur appartenance à des mouvements populaires, collectifs, à des formes de communautés politiques partagées et étendues. Mais lorsque ces formes d'appartenance apparaissent lacérées et inconsistantes, ou même complètement fantasmatiques et disparues, comment peut-on interpréter ces adhésions, ces identifications ? Que cela signifie-t-il d'élaborer des revendications féministes individuelles, de légitimer une position singulière à travers le recours à un vocabulaire, à une esthétique, à une posture féministes ? Face à une banalisation de la pensée féministe et de son histoire, que reste-t-il de la perspective féministe comme critique et opposition ? Quelles sont les nouvelles pratiques et stratégies en mesure de maintenir à vif la confrontation, le débat, la tension aujourd'hui ? Quelles sont les lignes de résistance que peut assumer une perspective du féminin plurivoque et concrète, située dans la pensée et dans l'action, comme Diotima, qui persévère, un peu à l'écart de la scène, dans un travail collectif et partagé ?

Ida Dominijanni : Je ne peux pas nier qu'il y en ait qui s'accrochent à l'adjectif féministe comme à une étiquette identitaire, défensive ou instrumentale, et même disciplinaire et académique. Moi, personnellement, je n'en connais pas. J'ai plutôt l'impression que des cas de déni du féminisme sont plus fréquents : « je ne suis pas féministe, mais... », ou au contraire « c'est quoi la nécessité maintenant d'être féministe ? » Le mot « féministe », en réalité, est un mot qui encore aujourd'hui est gênant, crée de la friction, de l'intolérance, qui déstabilise. Parmi les hommes d'abord, et ta question, et même tout ton entretien le prouvent. Comme si tu faisais continuellement le slalom entre une demande de plus de féminisme, et une demande de moins de féminisme; comme si, pour toi, on était toujours ou trop ou trop peu, et

donc coupables à la fois d'incongruité (le féminisme est mort, fatigué, il dort, ne combat pas) et d'occupation abusive du champ (le féminisme est mort, fatigué, il dort, ne combat pas, il n'est plus un mouvement collectif, et en plus je le retrouve dans mes pattes comme posture individuelle). Pour le dire avec Derrida, cette position me semble une position un peu obsédée par *le spectre du féminisme*. Qu'est-ce qui te poursuit de ce spectre ? Et toi, qu'est-ce que tu poursuis ? Peut-être que ce qui te poursuit est son excédent, ce qui en lui n'est pas reconductible au schéma du mouvement collectif de résistance auquel tu penses et que la gauche radicale reproduit toujours de la même façon dans ta tête ? Ou peut-être que ce qui te poursuit est sa façon de s'incarner dans des femmes singulières, proches, avec les différences subjectives desquelles il est beaucoup plus difficile de faire les comptes qu'il ne l'est avec une idéologie objectivable ?

Traduction de l'italien par Filippo Furi

Références

Diotima, (A.V.)

- 1987 Il pensiero della differenza sessuale.
- 1990 Mettere al mondo il mondo/ Oggetto e oggettività alla luce della differenza sessuale.
- 1992 Il cielo stellato dentro di noi. L'ordine simbolico della madre.
- 1995 Oltre l'uguaglianza. Le radici femminili dell'autorità.
- 1996 La sapienza di partire da sé.
- 1999 Il profumo della maestra. Nei laboratori della vita quotidiana.
- 2002 Approfittare dell'assenza. Punti di avvistamento sulla tradizione.
- 2005 La magica forza del negativo.

Dominijanni, Ida

- 1995 Il desiderio di politica, introduzione a *Politica del desiderio* di Lia Cigarini. Parma: Pratiche.
- 1999 La parola del contatto, introduzione a *Maglia o uncinetto* di Luisa Muraro. Roma: manifestolibri.
- 2001 *Motivi della libertà*. Bologna: Franco Angeli.

Irigaray, Luce

- 1974 *Speculum. De l'autre femme*. Paris : Editions de Minuit.
- 1977 *Ce sexe qui n'en est pas un*. Paris : Editions de Minuit.
- 1979 *Et l'une ne bouge pas sans l'autre*. Paris : Editions de Minuit.
- 1980 *Amante marine de Friedrich Nietzsche*. Paris : Editions de Minuit.
- 1981 *Le Corps-à-corps avec la mère*. Paris : La Pleine lune.
- 1982 *Passions élémentaires*. Paris : Editions de Minuit.
- 1984 *Éthique de la différence sexuelle*. Paris : Editions de Minuit.
- 1985 *Parler n'est jamais neutre*. Paris : Editions de Minuit.
- 1987 *Sexes et parentés*. Paris : Editions de Minuit.
- 1989 *Le Temps de la différence. Pour une révolution pacifique*. Paris : Librairie Générale Française (L. G. F.).
- 1990 *Sexes et genres à travers les langues*. Paris : Grasset.
- 1990 *Je, tu, nous. Pour une culture de la différence*. Paris : Grasset.
- 1992 *J'aime à toi*. Paris : Grasset.
- 1997 *Être deux*. Paris : Grasset.

- 1999 *Entre Orient et Occident*. Paris : Grasset.
- Muraro, Luisa
- 1976 *La signora del gioco. Episodi della caccia alle streghe*. Milano: Feltrinelli.
- 1981 *Maglia o uncinetto. Racconto linguistico-politico sulla inimicizia tra metafora e metonimia*. Milano: Feltrinelli.
- 1991 *L'ordine simbolico della madre*. Roma: Editori Riuniti.
- 1995 *Lingua materna, scienza divina. Scritti sulla filosofia mistica di Margherita Porete*. Napoli: D'Auria.
- 2001 *Le amiche di Dio*. Napoli: D'Auria.
- 2003 *Il Dio delle donne*. Milano: Mondadori.
- 2009 *Al Mercato della felicità*. Milano: Mondadori.
- Zamboni, Chiara
- 1992 *Fenomenologia dell'essere umano. Lineamenti di una filosofia al femminile*. Roma: Città Nuova.
- 1997 *La filosofia donna. Colognola ai Colli: Demetra*.
- 1999 *La donna: memoria e attualità [vol 1]; Una lettura secondo l'Antropologia, la teologia e la bioetica*. in AA.VV. *Ales Bello Angela, Porcile Santiso M. Teresa, Di Pietro M. Luisa*, dir. Libreria Editrice Vaticana.
- 2000 *La via simbolica en la relación materna y el cortejo de las imágenes del "yo"*. *Duoda* 19:89–104.
- 2001 *Parole non consumate. Donne e uomini nel linguaggio*. Napoli: Liguori.
- 2002 *Momenti radianti*. In AA., VV., *Diotima. Approfittare dell'assenza. Punti di avvistamento sulla tradizione*. Pp. 57– 69. Napoli: Liguori.
- 2004 *Simone Weil: die Muttersprache als Kontakt mit der Transzendenz ist wesentlich fuer Politik*. In *Weibliche Spiritualitaet und politische Praxis*. Ingeborg Nordmann, Antje Schrupp, Mechtild M. Jansen (a cura di) Pp. 81-95. Russelsheim: Christel Goettert Verlag.
- 2004 *Sul femminile. Scritti di antropologia e religione*. Troina: Città Aperta
2009. *Pensare in presenza. Conversazioni, luoghi, improvvisazioni*. Napoli: Liguori.

Filippo Furi
Département d'anthropologie
Université de Montréal
furifilippo@hotmail.com